

Sorour Darabi
Savušun سـووشون

● La Raffinerie

29.05, 20:30

30.05, 20:30

31.05, 22:00

01.06, 20:30

50 min

FR › NL

**Conception, choreography
& performance**
Sorour Darabi

Light design
Yannick Fouassier,
Jean-Marc Ségalen

Dramaturgy
Pauline Le Boulba

Outside eyes
Céline Cartillier, Mathieu Bouvier

Sound design
Clément Bernerd

Administration
Charlotte Giteau

Touring
Sandrine Barrasso

Surtitling
Marie Trincaretto

Technicians
Kunstenfestivaldesarts
Mathieu Bastyns, Floriane Jan,
Vincent Tandonnet, Samuel Dronet

Presentation
Kunstenfestivaldesarts,
Charleroi danse

Production
Météores

Coproduction
Montpellier Danse 2018 / Agora
cité internationale de la danse,
with the support of the Fondation
BNP Paribas, CND Centre national
de la danse, La Villette, La Maison
CDCN Uzès Gard Occitanie with
the support of La Fée Nadou,
Zürcher Theater Spektakel, ICI –
Centre chorégraphique national
Montpellier / Occitanie,
Sphiensaele, Fonds Transfabrik –
Fonds franco-allemand

With the support of
SPEDIDAM, Ballet du Nord

Thanks to
Pouya Ehsaei, Florian De Sépibus,
Agnieszka Ryszkiewicz, Ali Moini,
Bryan Campbell, Dd Dorvillier,
Hossein Fakhri, Kamnoush
Khosrovani, Maria Rössler,
Tirdad Hashemi

Savušun ou ce qui ne se voit pas

FR

Sorour (ou Pétrôle) est une apparition. Entrée sur scène dans la pénombre avec une cape, un son répétitif qui rythme nos respirations, une cape qui laisse dévoiler un torse nu, une cape qui devient ensuite un lit, un monde. Et on devine une ceinture de bougies, qui rappelle une sorte de ceinture de grenades.

La première fois que je l'ai rencontré-e, c'était il y a peut-être deux ou trois ans dans le 18^e arrondissement de Paris, on attendait tou-t-e-s les deux pour une invitation à un festival queer. Plus tard, je l'ai retrouvé-e sur scène en train de faire un strip-tease, une danse lascive et sulfureuse, sur une chanson mythique d'Oum Kalthoum. Nos destins se sont vite liés.

J'étais déjà intrigué par sa grande présence. Et surtout, ses grands yeux. On rentre dans l'univers de Sorour d'abord par ses yeux. Des yeux qu'il-elle n'a pas quitté de l'écran dans le film *Out of the Blue* que j'ai un peu écrit en pensant à lui-elle. Sorour apparaît sur scène comme une apparition, donc. *A daydreamer*. On rentre dans l'univers de Sorour Darabi par ses yeux. D'une force et d'une vulnérabilité déstabilisante, il y a toujours quelque chose qui se passe. Un chant d'enfant, en persan, qui traverse les temps, les langues, les genres et les espaces. Sorour traverse les temps, les genres et les espaces. Sorour est une apparition, comme celle d'une étoile. Il-elle est omniprésent-e dans nos émotions et offre au monde, une manière de s'interdire face au reste. La beauté du geste et du reste. Avancer dans le noir avec la pensée de l'amour pour affronter le chaos extérieur.

Un chant persan qui devient un silence avec une bouche grande ouverte. Une forme de cri inlassable, un cri de vivre, de douleur, une manière d'ouvrir la pièce sur un hurlement presque de bienvenue. Un plaisir dans la douleur, une danse réparatrice et perdre la parole. C'est précisément à ce moment-là que le langage de la danse prend le dessus et ouvre des portes muettes et secrètes.

"She said something in another language.
I saw a goddess, not a hero, a goddess,
not a hero is her movements..." *

Inspiré des rites iraniens, "Savušun" signifie "gémir à la mort de Siavash", Sorour s'empare

de ces rites païens endeuillés pour déconstruire une Histoire de la mort, du silence, du noir comme porte d'entrée vers un monde à la fois surnaturel, poétique et tragique. Il n'y a rien à voir, juste ressentir. Il n'y a rien à pleurer, juste ressentir. Le silence. La présence d'un ancien Prince.

Il-elle apparaît sur scène dans un noir profond, vêtu d'un simple justaucorps noir. Pas de paillettes, pas de *camp*, pas de couleur (à part un très beau rose sur les ongles), un simple noir déconcertant. Dans la pièce *Savušun*, il s'agit autant de révérence, d'un hommage que d'un constat autour du manque de gestes d'affection et de désespoir dans la culture iranienne. Une chanson de Lana del Rey sort alors du néant, *Young and Beautiful*.

"J'ai peut-être cherché une famille dans tes gestes. Quelque chose de familier et à entreprendre comme une quête de soi, grandir aussi, être un arbre qui pousse ailleurs. Sûrement pas ici, sur cette terre." *

The crazy days, city lights
The way you'd play with me like a child
Will you still love me
*When I'm no longer young and beautiful? ***

Des cris ravalés, *Savušun* fait autant penser à une procession funèbre vers un corps intemporel, a-généré, sans âge, au-delà d'un simple queer devenu "markété", blanchisé et sur-utilisé pour illustrer trop simplement la complexité des genres et des sexualités. Sorour Darabi est toujours là, et il y a quelque chose de très doux, sobre et profond dans ses gestes et sa présence sur scène. La recherche d'une justesse aussi. Il y a une tension entre le temps qu'il-elle passe sur scène à nous faire vivre des émotions avec une vulnérabilité fulgurante. La vulnérabilité chez Sorour est une base de travail, il-elle partage un espace-temps avec le public qui lui permet d'aller toujours au-delà de ce qu'on attend d'il-elle, de ses histoires, ses narrations mythiques à ses chansons nostalgiques qui rappellent celles de la grande Googoosh.

"Il y a grande tristesse dans tes yeux.
Quelque-chose proche des abîmes de la terre,

quelque chose de pétrole, quelque chose de nouveau.” *

*Will you still love me
When I'm no longer young and beautiful?*

*Father tell me if you can
All that grace, all that body
All that face, makes me wanna party
He's my sun, he makes me shine like
diamonds ***

Sorour Darabi décline une lettre à son père, *Baba*. Qu'est-ce qui sort et entre de ta bouche ? “Pourquoi je t'écris en français ?”. Il-elle lui dit qu'il lui manque, qu'il pense à son ventre poilu, à son potentiel amant, Ahmad, un soldat sexy aux “yeux de biche”. À travers cette déclaration d'amour, parsemée d'inceste et de mort, une manière d'« être (...) amant ». On devient amant·e·s du silence. Et on s' imagine rapidement entre Téhéran et Shiraz, au milieu d'une révolution de fleurs, des corps de martyrs et de portraits peints sur les murs pour se souvenir. Mais de quoi ?

Sur scène, des bougies deviennent des armes, presque des grenades. Contrit·e, mais toujours libérée, et maître·sse de ses gestes, de ses actes, de ses grands yeux qui nous embarquent dans une autre temporalité, Sorour Darabi nous offre avec générosité une invitation à ne pas vivre une expérience spectaculaire, mais à se recueillir avec il-elle. Dans un post récent sur les réseaux, Sorour revendiquait le mot “degargoön دگرگون” qui signifie “une autre épice” et “déconstruit·e” pour pallier à la vacuité que le mot “queer” peut connoter. Sorour est encore une fois là où on ne l'attend pas. Avec précision et toujours enivr·e d'un désir d'invention, on se retrouve à nouveau désirant, en tant que spectateur·trice d'une déconstruction à venir.

*“Have you seen that brown naked body,
full of flowers, hair and love.” **

*And all the ways, I got to know
Your pretty face and electric soul*

*Will you still love me
When I'm no longer young and beautiful? ***

À la recherche d'un chagrin, d'un geste du chagrin électrique et d'une mélancolie grandiose, Sorour Darabi est une voix qui sort de la nuit, et qui danse avec les spectres.

La dernière fois que l'on s'est vu·e·s, c'était dans un bar à Ménilmontant, à Paris. On parlait du *queer*, de nos communautés, nos familles choisies, et de comment on se sentait peu à notre place dans ces mondes. J'y ai reconnu un·e frère·sœur de mélancolie qui comme sur scène traverse différents temps et émotions dures à “montrer” d'une manière trop simple. J'y ai aussi vu une splendide ode à la vulnérabilité comme force, comme force politique et artistique. Une manière aussi de se positionner dans un monde où nos corps racialisés, genrés, sexualisés peinent à trouver une existence, une autonomie, une manière aussi de trouver son propre langage. *To survive and to thrive*, est une expression que j'ai souvent vu ici et là dans certains de ses poèmes sur internet ou de ses mails intimes. Survivre et prospérer, Sorour Darabi nous y apprend à redéfinir nos corps et nos cœurs avec maîtrise et poésie (et en secret). Pour enfin allumer un dernier cerge pour nos précédentes façons de comprendre le monde, nos différentes vies et celles qui sont à venir.

*“I saw a light where you didn't want to answer
my last text /
I understand more why the flowers don't talk /
I saw a light...” **

Tarek Lakhrissi

* extraits d'un texte poétique écrit au cours de la rédaction de cet article

** extraits des paroles de chanson de Lana del Rey, *Young and Beautiful* (2013)

Sorour (of Pétrole) is een verschijning. Op het in het duister gehulde podium verschijnt een in een cape gehulde gedaante. Een repetitief geluid ritmeert onze ademhaling. De cape onthult een naakt bovenlichaam, diezelfde mantel wordt een bed en een wereld. We ontwaren een gordel van kaarsen die doet denken aan een bomgordel.

De eerste keer dat we elkaar ontmoetten was zo'n twee of drie jaar geleden in het 18^{de} arrondissement in Parijs. We wachtten beiden op een uitnodiging voor een queer festival. Later zag ik hem op het podium een strip-tease doen, een wulpse en stomende dans op een mythisch lied van Oum Kalthoum. Ons lot was snel verbonden.

Ik was van in het begin geïntigreerd door zijn dwingende aanwezigheid. En vooral door zijn grote ogen. Je treedt toe tot het universum van Sorour via zijn ogen. Ogen die h/zij naar het scherm bracht in de film *Out of the Blue* die ik een beetje met hem in gedachten geschreven heb. Sorour staat dus op het podium als een verschijning. *A daydreamer*. We betreden Sorour Darabi's universum door zijn ogen. Met zijn kracht en destabiliserende kwetsbaarheid brengt h/zij dingen op gang. Een Perzisch kinderliedje doorkruist tijden, talen, genres en ruimtes. Sorour doet hetzelfde. H/zij is een verschijning zoals een ster. H/zij is alomtegenwoordig in onze gevoelens en opent een wereld, een manier om te ontsnappen aan de rest. De schoonheid van de beweging en al het andere. Vooruit gaan in het donker met de gedachte van de liefde om zo de externe chaos onder ogen te zien.

Een Perzisch lied dat met een wijd open mond stilte wordt. Een soort onaflatende schreeuw, een schreeuw van leven, van pijn, een manier om het stuk te openen met een bijna welgekomen kreet. Een plezier in pijn, een helende dans en het verlies van spraak. Het is net op dat moment dat de taal van de dans het overneemt en stille en geheime deuren opent.

"She said something in another language.
I saw a goddess, not a hero, a goddess,
not a hero is her movements..." *

Geïnspireerd op Iraanse rites, betekent "Savušun" "huilen bij de dood van Siavash". Sorour grijpt deze heidense rouwrituelen aan om

een geschiedenis van de dood, de stilte en het zwart te deconstrueren als toegangspoor tot een tegelijk bovennatuurlijke, poëtische en tragische wereld. Er is niets te zien maar alles te voelen. De stilte. De aanwezigheid van de oude prins.

H/zij verschijnt op scène in het duister, gekleed in een zwart gypak. Geen glitter, geen *camp*, geen kleur (behalve een heel mooie roze nagellak), een eenvoudig, onthutstend zwart. Savušun gaat evenzeer om een hulde, een eerbetoen als om de vaststelling van een gebrek aan gebaren van genegenheid en wanhoop in de Iraanse cultuur. Een lied van Lana del Rey duikt op uit het niets: *Young and Beautiful*.

"ik zocht misschien een familie in jouw gebaren. iets vertrouwds dat kon dienen als zelfonderzoek, om te groeien als een boom die ergens anders groeit. In ieder geval niet hier, op deze aarde." *

The crazy days, city lights
The way you'd play with me like a child
Will you still love me
*When I'm no longer young and beautiful? ***

Het geschreeuw en gejammer van Savušun lijkt net zo goed op een begrafenisprocessie op weg naar een tijdloos, geslachtloos, leeftijdloos lichaam, ver weg van een "gemarketeerde", witgewassen en leeggezogen queer. Een eenvoudige illustratie van de complexiteit van gender en seksualiteit. Sorour Darabi is steeds aanwezig en heeft iets heel zacht, sober en diep in zijn gebaren en podiumprésence. Het zoeken naar het juiste en het precieze. Er is een spanning tussen de tijd die h/zij op het podium doorbrengt om ons gevoelens met een oogverblindende kwetsbaarheid te laten ervaren. Kwetsbaarheid vormt bij Sorour de basis. H/zij deelt zijn tijd-ruimte met het publiek en dat stelt het in staat om steeds verder te gaan, voorbij hetgeen men van hem verwacht. Met verhalen, mythische vertellingen en nostalgische liedjes die doen denken aan die van de grote Googoosh.

"Er is groot verdriet in je ogen... iets dicht bij de afgrond van de aarde, iets olie-achtigs, iets nieuws." *

*Will you still love me
When I'm no longer young and beautiful?*

*Father tell me if you can
All that grace, all that body
All that face, makes me wanna party
He's my sun, he makes me shine like
diamonds ***

Sorour Darabi leest een brief aan zijn vader voor, *Baba*. Wat komt er uit jouw mond en gaat erin? “Waarom schrijf ik je in het Frans?”. H/zij zegt dat hij hem mist, dat h/zij aan zijn behaarde buik denkt, aan zijn potentiële minnaar Ahmad, een sexy soldaat sexy met “reeënogen”. Deze met incest en dood doorspekte liefdesverklaring, is een manier om “geliefde (...) te zijn”. We worden liefhebbers van de stilte. En we wanen ons al snel ergens tussen Teheran en Shiraz, midden in een bloemenrevolutie, martelaren en op de muur geschilderde portretten om de herinnering levend te houden. Maar de herinnering aan wat?

Op het podium worden kaarsen wapens, bijna granaten. Tegenstrijdig maar altijd vrij, meester van zijn bewegingen en handelingen met grote ogen die ons in een andere tijd onderdompelen, nodigt Sorour Darabi ons genereus uit, niet om een spectaculaire ervaring te beleven maar om samen met hem na te denken. In een post op sociale media eist Sorour het woord “degargoon دگرگون” op dat “een ander kruid” en “deconstructie” betekent. Zo vult hij de leegte die het woord “queer” kan achterlaten. Sorour is opnieuw daar waar je hem niet verwacht. Met precisie en vervuld van verlangen voor meer inventiviteit. Als toeschouwer zijn we opnieuw vol van verlangen naar een komende deconstructie.

*“Have you seen that brown naked body, full of
flowers, hair and love.” **

*And all the ways, I got to know
Your pretty face and electric soul*

*Will you still love me
When I'm no longer young and beautiful? ***

Zoekend naar een verdriet, een gebaar van elektrisch verdriet en grandioze melancholie, is Sorour Darabi een stem uit de nacht die met de schimmen danst.

De laatste keer zagen we elkaar in een bar in Ménilmontant in Parijs. We hadden het over *queer*, over onze gemeenschappen, onze zelf gekozen families en hoe weinig we ons thuis

voelen in die werelden. Ik herkende een verwante melancholische ziel die zoals op het podium verschillende tijden en emoties doorkruist die moeilijk op een simpele manier te “tonen” zijn. Ik zag er ook een prachtige ode aan de kwetsbaarheid als politieke en artistieke kracht. Ook een manier om zich te positioneren in een wereld waar onze geradicaliseerde, in genres opgesplitste en geseksualiseerde lichamen een bestaan, een autonomie, een manier vinden om hun eigen taal te ontwikkelen. *To survive and to thrive*, is een uitdrukking die ik hier en daar tegenkwam in bepaalde gedichten op het internet en in intieme mails. Overleven en groeien... Sorour Darabi leert ons onze lichamen en harten met kunde en poëzie (en in het geheim) te herdefiniëren. En een laatste kaars aan te steken voor onze vorige manieren om de wereld, de verschillende levens en die nog komen te begrijpen.

*“I saw a light where you didn't want to answer
my last text /
I understand more why the flowers don't talk /
I saw a light...” **

Tarek Lakhrissi

* fragmenten uit een poëtische tekst ontstaan tijdens het schrijven van dit artikel

** fragmenten uit de songtekst van Lana del Rey, *Young and Beautiful* (2013)

Sorour (or Pétrole) is an apparition. Arriving on stage in the shadowy light with a cape, a repetitive sound made in time with our breathing, a cape that allows glimpses of a bare chest, a cape that then becomes a bed, a world. And it's possible to make out a belt of candles looking like a kind of grenade belt.

The first time I met them was perhaps two or three years ago in the 18th arrondissement in Paris when we were both waiting for an invitation to a queer festival. Later, I met them on stage in the middle of a striptease, a lascivious, sulphurous dance to a mythical song by Umm Kulthum. Our destinies quickly became intertwined.

I was already intrigued by their great presence. And especially by their big eyes. You initially enter Sorour's universe through their eyes. Eyes that were never off the screen in the film *Out of the Blue* which I kind of wrote while thinking about them. So Sorour appears on stage like an apparition. A daydreamer. You enter Sorour Darabi's universe through their eyes. Giving off great strength and destabilising vulnerability, there is always something going on. A children's song in Persian that moves through time, languages, genres and spaces. Sorour moves through time, genres and spaces. Sorour is an apparition, like a star. S/he is omnipresent in our emotions and offers the world a kind of self-denial from the rest. The beauty of the gesture and the rest. Moving forward in the dark with a thought of love to confront the external chaos.

A Persian song that becomes silence with a wide-open mouth. A form of tireless cry, a cry of living, of pain, a way of opening up the piece to a howl of something close to welcome. Pleasure in pain, a refreshing dance and loss of the power of speech. It is precisely at that moment that the language of dance takes over and opens silent and secret doors.

"She said something in another language. I saw a goddess, not a hero, a goddess, not a hero in her movements..." *

Inspired by Iranian rituals, "Savušun" means "grieving for the death of Siavash" and Sorour takes over these pagan rituals of mourning to

deconstruct a history of death, of silence, of darkness as an entry to a supernatural, poetic and tragic world. There is nothing to see, just to feel. There is nothing to cry over, just to feel. Silence. The presence of an ancient prince.

S/he appears on stage in complete darkness, dressed in a plain black leotard. No sequins, nothing camp, no colour (apart from a very beautiful rose on the nails), a disconcerting plain black. This piece, *Savušun*, is as much about reverence and homage as it is an acknowledgement of the lack of gestures of affection and despair in Iranian culture. A song by Lana del Rey then comes out of the nothingness: *Young And Beautiful*.

"Perhaps I've looked for a family in your gestures. Something familiar to embark on as a quest for the self, growing up too to be a tree growing somewhere else. Surely not here, on this land." **

*The crazy days, city lights
The way you'd play with me like a child
Will you still love me
When I'm no longer young and beautiful? ***

With choked back cries, *Savušun* makes you think of a funeral procession towards a timeless body, a-gendered, ageless, beyond a simple queer who has been "marketed", whitened and overused to all too simply illustrate the complexity of genders and sexualities. Sorour Darabi is still there and there is something very gentle, understated and profound in their gestures and presence on stage. There's a search for accuracy too. There is tension between the time s/he spends on stage to make us experience emotions with dazzling vulnerability. Vulnerability with Sorour forms the basis of their work; s/he shares a space-time with the audience that allows them to always go beyond what is expected of them, from their stories and mythical narrations all the way to nostalgic songs reminiscent of the great Googosh.

"There is great sadness in your eyes. Something close to the abysses of the earth, something of oil, something new." *

*Will you still love me
When I'm no longer young and beautiful?*

*Father tell me if you can
All that grace, all that body
All that face, makes me wanna party
He's my sun, he makes me shine like
diamonds***

Sorour Darabi recites a letter to her father, *Baba*. What comes out and goes into your mouth? "Why am I writing to you in French?" S/he tells him that s/he misses him, is thinking of his hairy chest, of his potential lover, Ahmad, a sexy "doe-eyed" soldier. Through this declaration of love, scattered with incest and death, a way of "being (...) a lover". We become lovers of silence. And if you quickly imagine yourself between Tehran and Shiraz, in the middle of the flower revolution, martyrs' bodies and portraits painted on walls as a reminder. But as a reminder of what?

On stage candles become weapons, almost grenades. Contrite, but still liberated, and mastering their gestures, their actions, their big eyes that take us off into another temporality, Sorour Darabi generously offers us an invitation not to have a spectacular experience, but rather to gather our thoughts. In a recent post on social media, Sorour claimed the word "degargoon دگرگون" which means "another spice" and "deconstructed" to make up for the vacuousness that the word "queer" can imply. Once again Sorour is where you don't expect them to be. With precision and still intoxicated by a desire for invention, we find ourselves desiring again as the audience of a deconstruction to come.

*"Have you seen that brown naked body,
full of flowers, hair and love." **

*And all the ways, I got to know
Your pretty face and electric soul*

*Will you still love me
When I'm no longer young and beautiful? ***

Searching for sorrow, for a gesture of electric sorrow and grandiose melancholy, Sorour Darabi is a voice that comes out of the night and dances with ghosts.

The last time we saw one another was in a bar in Ménilmontant in Paris. We talked about queer, about our communities, our chosen families, and how we didn't really feel we belonged in these

worlds. I recognised a sister/brother of melancholy who, as on stage, moves through different times and emotions that are hard to "show" in too simple a way. I also saw in it a splendid ode to vulnerability as a force, as a political and artistic force. A way too of being positioned in a world where our racialised, gendered, sexualised bodies struggle to find an existence, an autonomy, a way too of finding our own language. *To survive and to thrive* is an expression that I've often seen here and there in certain poems on the internet or in private emails. To survive and to thrive, Sorour Darabi teaches us to redefine our bodies and our hearts with mastery and poetry (and in secret). To ultimately light a final candle for our previous ways of understanding the world, our different lives and those to come.

*"I saw a light where you didn't want to answer
my last text /
I understand more why the flowers don't talk /
I saw a light..." **

Tarek Lakhrissi

* excerpts from poetry composed while this article was being written

** excerpts of words from the song by Lana del Rey, *Young And Beautiful* (2013)

Biographies

FR Sorour Darabi est une artiste autodidacte iranienne qui vit et travaille à Paris. Avant son départ pour la France, il-elle a collaboré activement, en Iran, à l'organisation underground ICCD, à l'origine du festival Untimely (Téhéran) qui a présenté ses productions. Au cours de ses études au CCN de Montpellier, il-elle a élaboré le solo *Subject to Change*, un spectacle qui interroge l'impermanence du temps et de la cohabitation avec l'environnement. En 2016, il-elle a créé *Farci.e*, une performance qu'il-elle interprète seul-e, pour le festival Montpellier Danse. *Savušun* (2018), trouve son inspiration dans les cérémonies de deuil de mouharram et explore les émotions : l'affliction, l'effroi et la souffrance ; c'est une ode aux états d'âme, à la vulnérabilité et aux êtres affectés.

Tarek Lakhrissi (né en 1992, Châtellerauld, France) est un artiste visuel, poète et écrivain basé à Paris. Il écrit de la poésie et développe des contenus visuels visant à remettre en question le langage et à réfléchir sur la codification des affects à travers la fiction. Ses œuvres ont été exposées à Auto Italia South East (Londres), Palais de Tokyo (Paris), Fondation Gulbenkian (Paris), Lafayette Anticipations (Paris), La Galerie (Noisy-Le-Sec, France), Bétonsalon (Paris), DOC! (Paris), La Gaité Lyrique (Paris), Artex (Montréal), Šiuolaikinio meno centras/CAC (Vilnius), Kim? (Riga), Confort Moderne (Poitiers, France), Circa Projects (Newcastle, Royaume-Uni), Wendy's Subway (Brooklyn, États-Unis).

NL Sorour Darabi is een autodidactische artiest-e die leeft en werkt in Parijs. In Iran maakte h/zij actief deel uit van de underground organisatie ICCD, die zijn werk op het Untimely-festival in Teheran toonde voor h/zij naar Frankrijk vertrok. Tijdens zijn studies aan het CCN in Montpellier creëerde Darabi de solovoorstelling *Subject to Change*, een performance die transformaties in verhouding met de tijd en de omgeving in vraag stelt. In 2016 creëerde h/zij op het Festival Montpellier Danse de solovoorstelling *Farci.e*, die de noties van taal, genderidentiteit en seksualiteit verkent. *Savušun* (2018), een ode aan gevoeligheid, kwetsbaarheid en gekwetsten, is gebaseerd op de rouwceremonies van de Muharram en gaat in op vragen over emoties: verdriet, angst en lijden.

Tarek Lakhrissi (*1992, Châtellerauld, Frankrijk) is een beeldend kunstenaar, dichter en schrijver uit Parijs. Hij schrijft poëzie en ontwikkelt visuele inhoud die erop gericht is de taal uit te dagen en na te denken over affectie door middel van fictie. Zijn werk is tentoongesteld in Auto Italia South East (Londen), Palais de Tokyo (Parijs), Gulbenkian Foundation (Parijs), Lafayette Anticipations (Parijs), La Galerie (Noisy-Le-Sec, Frankrijk), Bétonsalon (Parijs, Frankrijk), DOC! (Parijs), La Gaité Lyrique (Parijs), Artex (Montreal), Šiuolaikinio meno centras/CAC (Vilnius), Kim? (Riga), Confort Moderne (Poitiers, Frankrijk), Circa Projects (Newcastle, UK), Wendy's Subway (Brooklyn, VS).

EN Sorour Darabi is a self-taught Iranian artist living and working in Paris. Working actively in Iran, s/he was a part of the underground organisation ICCD, whose festival Untimely (Teheran) hosted their work before their departure for France. During studies at the CCN de Montpellier s/he created the solo *Subject to Change*, a performance that questions transformation with regards to time and one's cohabitation with an environment. In 2016, s/he created *Farci.e*, a solo dealing in notions of language, gender identity and sexuality, at the Festival Montpellier Danse. *Savušun* (2018), an ode to affect, to vulnerability, and to beings who are affected, is inspired by the grieving ceremonies of the Muharram and deals in questions of emotions: grief, fear, and suffering.

Tarek Lakhrissi (b.1992, Châtellerauld, France) is a visual artist, poet and writer based in Paris. He writes poetry and develops visual content aiming to challenge language and reflect upon the codification of affects through fiction. His works have been exhibited at Auto Italia South East (London), Palais de Tokyo (Paris), Gulbenkian Foundation (Paris), Lafayette Anticipations (Paris), La Galerie (Noisy-Le-Sec, France), Bétonsalon (Paris), DOC! (Paris), La Gaité Lyrique (Paris), Artex (Montreal), Šiuolaikinio meno centras/CAC (Vilnius), Kim? (Riga), Confort Moderne (Poitiers, France), Circa Projects (Newcastle, UK), Wendy's Subway (Brooklyn, US).

Meeting Point

Festival centre + Box office

Recyclart

Rue de Manchester 13-15 Manchesterstraat
1080 Bruxelles / Brussel

Bar: open every day from 12:00

Restaurant: open every day from 18:00

Box office: open every day 12:00-20:00

+32 (0)2 210 87 37

tickets@kfdab.be

Also at the festival

Basir Mahmood

I watch you do

Cinema Galeries

10.05-02.06, 14:00-20:00

Rimini Protokoll & Thomas Melle

Uncanny Valley

Kaaistudio's

30.05, 13:00 + 16:00 + 19:00 + 22:00

31.05, 16:00 + 19:00 + 22:00

01.06, 13:00 + 16:00 + 19:00 + 22:00

Anna Karasińska

Fantazja

Zinnema

30.05, 19:00

31.05, 20:30

01.06, 20:30

Eleanor Bauer & Chris Peck

New Joy

Kaaitheater

30.05, 20:30

31.05, 20:30

01.06, 20:30



10.05–01.06.2019
BruxellesBrusselBrussels